

Capucine de Chabaneix
textes

ateliers d'écritures et autres

École élémentaire

Quatre marronniers en carré, encerclés de grilles au sol. Les feuilles tombent dans la cour. Les enfants les ramassent pendant la récréation. Ils jouent à enlever une rainure de la feuille sur deux. Ça fait des feuilles rayées de vide et de vert. Les enfants ont l'air très heureux de cette création qu'ils tiennent fièrement à la main.

Un enfant reste en retrait, accroupi contre le mur. Il est sans doute nouveau. Ah, le nouveau ! Crient les autres en passant. Ce sentiment terrible de rejet, lorsqu'on est nouveau dans une école. Je l'ai ressenti plus d'une fois. Rien à faire devant la cruauté juvénile. Pas de lois, pas de conscience : la jungle. Les professeurs boivent leur café, pour eux c'est la pause, pas pour le nouveau. Il encaisse toute la journée.

Les garçons et les filles jouent rarement ensemble, de même que les petits et les grands. Des fentes au sol. Dedans on peut jouer aux billes. Il faut envoyer le maximum de billes au trou. Quand on gagne, on rejoue, et l'on empoche les billes. Une Agathe vaut deux gouttes d'eau. Un Callot vaut deux agates. Les filles jouent à l'élastique. Je suis une fille, mais je préfère les billes. C'est grave docteur ? Je joue quand même à l'élastique. Remarquez. Je gagne à chaque fois, je suis grande pour mon âge. Les garçons et les filles ne se regardent pas. La mixité n'est pas naturelle. Est-ce qu'on a peur de l'autre sexe ? Pourtant à la crèche, ils se mélangent.

Quand il pleut ça remplit les trous de la cour. Ils ne peuvent plus jouer aux billes, alors ils jouent à boire dans les trous. La surveillante gronde. Interdiction de boire par terre ! Et pourtant, dès qu'elle a le dos tourné, ils recommencent.

L'heure de la sortie. Ceux qui restent pour l'étude jusqu'à 18h00 mangent leurs quatre heures tout aplatis, de la journée passée dans le cartable. Ça sent le cuir et la viennoiserie desséchée. Les enfants qu'on vient chercher à 16h00 ont un goûter tout frais de la boulangerie, et des baisers de papas et mamans consciencieux. L'étude.

Faire ces devoirs à la perfection, et ceux du voisin qu'on aide parce qu'on a fini plus tôt. Toujours en hypoglycémie, parce que trop d'efforts à fournir, tout le temps, à la place des parents qui n'assurent pas le minimum. Se dire « ouf », à 8h30 le matin, quand on arrive à l'école, parce qu'on se sent enfin en sécurité dans un environnement normal, où les choses fonctionnent sans énormes bourdes, qui peuvent laisser éveillées toute la nuit. Se dire ouf, je me repose, je dois juste écouter la maîtresse, faire mes devoirs, me concentrer, et c'est tout. Trop facile !

Sortir à 18h00, et s'apercevoir qu'il fait nuit, qu'il fait froid, et que personne ne vient vous chercher. Les parents vous ont oubliés. Expliquer à la gardienne qu'on connaît le chemin, que c'est sans doute votre mère qui a oublié de venir vous chercher, dire que ce n'est pas un problème. En fait la gardienne n'a pas le droit de vous laisser partir. Elle appelle la mère, mais il n'y a personne. Rester jusqu'à 19h30, et voire son père arriver avec un copain qu'il avait croisé en route. La honte de ces

parents. Le regard exténué de la gardienne, et encore la honte.

C'est la récréation, les enfants jouent de toute la force de leurs céréales et de leur bon dodo et dîner de la veille. Le nouveau est crevé. Cette nuit, sa mère et son beau-père se sont engeulés. Il essaye de comprendre pourquoi. Mais à huit ans, c'est trop compliqué. Il n'a pas le cœur à jouer. Il est crevé. Mais où ils trouvent cette énergie les autres ?

Faire comme si tout allait bien. Sourire aux murs de la récréation.

« Nettoyer les banlieues au karcher »
La réponse aux propos humiliants de Sarkozy :

Les banlieues ont choisi le feu, encore plus dévastateur. Le karcher, c'est du petit entretien de façade. Ça ne s'attaque pas aux mites qui rongent les poutres qui soutiennent les fondations de la république : le feu, si.

Dans les journaux étrangers, on peut lire que le climat français est à éviter, la grogne des banlieues, historique, le pays à feu et à sang . Il ne pouvait pas mieux tourner le projecteur vers lui, le petit Nicolas. Vous voulez de l'audimat, du spectacle, et un vrai feu de Noël ? En voilà. Les dictateurs ont souvent une quinzaine de centimètres de moins que la taille moyenne. Finalement, assumer une paire de talonnettes éviterait de bien grands conflits. J'ai travaillé avec une femme toute petite. C'était physique, il fallait qu'elle me marche dessus. Elle ne s'en sortait pas autrement. J'ai dû arrêter notre collaboration.

Sarkozy a passé sa banlieue au karcher, et l'a donc décrassée en façade, façon énarque. C'est-à-dire sans vraiment de solutions à proposer derrière. Il repassera son karcher, tout le temps de sa vie politique, avec toujours la même façon de faire: l'attrait des médias, la violence des propos échangés, la polémique, la non-réponse au problème posé, de façon maladroite, comme une non-question. D'où je comprends que faire de la politique, aujourd'hui, c'est faire le mariolage avec les problèmes délicats. Comme un chirurgien qui défigurerait ses patients histoire de faire parler de lui. Le pire c'est que les gens iraient se faire opérer par lui : des gens votent bien pour Sarkozy !

Les banlieues réclament une attention et une reconnaissance. Au nord, à l'est de Paris, la vie est rude, et les complexes conçus par les architectes aux mèches rebelles et aux idées idéalistes, sont sordissimes : c'était beau en maquette. On ne peut pas s'exprimer ainsi sur des problèmes si délicats. Parce que les banlieues comprennent, que, non, jamais, on ne leur laissera la meilleure place, au soleil de l'hôtel de ville central, près du petit marché, et sa charmante bibliothèque municipale. Tout cela c'est pour Edouard ; Rachida, elle va laver le plancher de sa cité à la javel. Et si elle n'est pas contente, elle n'a qu'à aller se faire défriser ailleurs. Voilà les réalités. Empilées dans les cités les Rachida. Rien que la cité, traverser, ça sent l'angoisse, la pauvreté, la misère relative, la maladie.

Même ma super copine communiste, qui rêve de Moscou à l'aire soviétique, des camps de vacances collectives, et de son bon temps à Aubervilliers, quand les ouvriers pouvaient s'imaginer heureux, à la retraite, quand il y avait les frigos pleins, les voyages pour les enfants, le théâtre et la bibliothèque dans les barres d'immeubles, quand il n'y avait pas le chômage, ou la dictature de la compétitivité internationale, même elle, elle a tout faux. Tout ça s'est terminé. Maintenant il y a les gens déracinés, encore plus fragile que nous, devant la récession et la mondialisation économiques.

On a oublié qu'ils nous avaient aidé à nous reconstruire

après la guerre, on a oublié leur joie de vivre entourés, et leur solidarité essentielle, si chaleureuse devant notre froide solution à la misère sociale : la télévision. On ne voit que leur pauvreté et leur haine devant nos portes qui se sont refermées en quelques années. « Rentrez chez vous ». On a oublié toutes les Rachidas, les Mamadous, qui soignent nos vieux, nos malades, avec la douceur du pays. Parce que nulle part on a écrit qu'on avait un devoir de reconnaissance. Alors le français, il ne reconnaît pas. Parce que notre culture de l'écrit et du passé a oublié ce qui ne se fait pas, entre les humains.

Pour tout cela, que faire ? Intégrer dans sa tête une bonne fois pour toute que la Franco France n'est pas la France. La France, elle est multiple, d'ethnies, de couleurs, de cultures. Elle est sur le chemin qui relie le Sud au Nord. Rien à faire. Elle a des frontières et des influences. On ne retournera pas en 1950. Maintenant on assume, et on reconnaît tous les Français.

On n'a qu'à construire un espace château au petit Nicolas, avec un drapeau à l'entrée : « Bienvenu Nicolas en franco France ». C'est une forteresse avec un code au laser pour entrer. Une sorte de mini-état policier dont lui seul a l'accès. Il emmène un chien pour le torturer, de temps en temps. Lui expliquer que c'est de sa faute, le nettoyer au karcher. L'entrée est très bien gardée par les codes. On n'accepte que les Nicolas Sarkozy. Dans son salon où il est tout seul, bien tranquille, une seule chose : la télévision. Un seul programme : le mode d'emploi du C2000 : le plus puissant des karchers français.

Conversation

- Dis même qu'il a donné au fils!
- Tous les avantages qu'il avait, l'avocat en a même pas parlé, sur 30 ans!
- Depuis l'début, j'le dis
- C'était l'avocat à Henri
- Faut l'savoir
- Il le savait
- J'lui ai écrit
- Y en ont pas parlé
- Ils ont parlé de lui
- C'est pas complètement faux
- Ha ha ha !!!
- T'as entendu la présidente ? Elle a dit, c'est pas grave, machin, qui s'déplace
- Imaginez l'importance de l'affaire pour que maître jhon se déplace
- Le pognon, j'veux qu'il le crache. Ecoutes-moi, on croirait que tu lui en veux. Je suis prêt à en donner la moitié pour qu'ils paient. J'm'en fous du fric, moi.
- On a pas trinqué !
- Avec la cour, on a trinqué !
- Ça doit valser
- Non
- du faite que la présidente était une femme
- soutiens-la, toi
- 12 millions par an, c'est pas vrai ?
- ça c'est sûr
- Il avait raison. Avec ton sale caractère au moins qu'y aie une compensation.
- 12 ans
- c't'affaire
- On peut pas tout avoir quand même
- t'as pas le droit fiscalement. Il faut pas que ton salaire soit une éponge aux bénéfices
- on a payé des charges
- connard
- il a blanchit
- je prends une fortune pour leur mettre une branlée à tous
- la génération c'était comme ça. J'ai vu mon père faire sa compta. Tout au pif.
- les entreprises familiales à la cool, c'est fini.
- A quoi y'r'ssemble, y fait pitié c'pauvre type. T'as vu à quoi y r'ssemble ?
- il a pas dit un mot
- On dirait un sous-développé
- A la bonne vôtre, hein ? à nos amoures. Ça marche, c'est bien ?
- Un peu trop !
- T'aime mieux ta mère ou ton père ? Comme on dit dans les vosges.

Anaïs l'extra-terrestre

La route de campagne vu d'avion. J'atterris dans quelques minutes à Roissy. Je suis partie une année. Je reviens. J'aime bien voire cette route de campagne toute droite, et les cultures, que l'on reconnaît de France, le colza, le maïs, bien rangé des eux côté de la route.

Anaïs vient me chercher. Mon arrière grand-mère qui veut faire jeune. Elle débarque avec son look à faire flipper n'importe qui, petit ou grand. Je me souviens de son petit appartement. Les rideaux chez mon arrière grand-mère et, au travers, l'immeuble d'en face. Elle croit aux extra-terrestres. Sa bibliothèque est remplie d'ouvrages en relatant. J'ai même trouvé un bouquin avec une photo : le suaire des saintes parties intimes du Christ. On ne voit rien, c'est tout gris, il y a une vague empreinte qui ressemble à un dessin très approximatif de parties génitales masculines. Autant dire que la pauvre femme est totalement obsédée, givrée.

Célibataire endurcie depuis quarante-cinq ans, ça fait jeune comme statut, ça fait libre, elle est totalement, et de plus en plus, obsédée par le sexe. D'où le bouquin sur le suaire des saintes parties intimes, qui trône en évidence sur le devant de la bibliothèque ce jour-là. Moi je voyais plutôt l'empreinte grossière d'une prise de téléphone. Mais bon.

Vu l'éditeur, « éditions Jésus », on pouvait s'attendre à tout.

N'importe quoi Anaïs. Ah, la voilà. Au secours ! C'est quoi ce ruban effiloché dans ces cheveux. Beurk, elle s'est teinte en blonde. Tout le monde se marre en se retournant sur son passage. Elle va encore me raconter qu'elle a vu E.T. à quatre heure du matin. Ça me fatigue d'avance.

Je suis fatiguée par le long voyage en avion. Au feu rouge, dans le bus qui nous ramène au centre ville, je fixe le sol. Les bouche d'égouts, la plaque du bitume, ça fait des ronds gris de toutes les teintes. C'est joli. Je crois que mon prochain travail va se concentrer au niveau du sol. Les teintes de gris. Anaïs est repartie avec son extra-terrestre du jeudi soir. Ah, elle y tient ; ça passe mieux en fixant la bouche d'égout. Je hoche la tête comme si je l'écoutais, et puis je fixe la bouche d'égout et je rêve. Je rêve à une autre société, moins rapace. À la douceur du conducteur du bus, qui appuierait doucement sur la pédale du frein, tout doucement, pour ne pas me casser le dos, au feu rouge. Parce qu'il ne serait pas angoissé par la circulation. Les bouches d'égouts multicolores seraient peintes par les jeunes, ravis de faire partie de cette société formidable et de l'avenir radieux qu'elle leur propose.

On arrive chez mon arrière grand-mère. Avec son rouge à lèvres qui dégouline dans ses rides, je me dis, je sais, c'est elle l'extra-terrestre. À force de vouloir absolument le rencontrer quelque part, elle se l'est fabriquée devant la glace. À coups de produits miracles monoprix : teintures pour cheveux, fard à joue criard, rimmel collant épais bleu électrique, boucles d'oreilles aux formes géométriques inconnues. E.T. voulait rentrer à la maison, on y est. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

On se calme.

En finir avec superwoman...

Ils m'ont dit que je ne m'en sortirais pas sans. Mais c'était il y a très longtemps. Aujourd'hui j'en ai presque plus. L'année dernière j'ai arrêté pendant trois mois. C'était génial. J'ai retrouvé des sensations perdues depuis dix ans.

Et puis de nouveau, c'est redevenu trop dur, trop de trucs lourdingues à gérer, j'ai replongé. Trois le soir. Je sais d'expérience que dès que ça va mieux, vaut mieux pas arrêter, ça redevient pire en deux jours. Leur laisser les rênes.

Un peu abrutie, un peu fatiguée. Plus trop d'énergie pour trouver des idées. Le matin, j'arrive pas à me lever. Alors j'attends, je suis pas motivée. Je sais que c'est à cause des médicaments, qu'il y a des effets secondaires, que du coup tout est beaucoup plus difficile. Dans ces moments-là faut pas s'en demander trop, attendre encore un an ou deux peut-être, est-ce qu'un jour la vie sera moins lourde à porter ?

Pas sûr, mais je prends des cours, deux fois par semaine, pour apprendre à porter moins. C'est dingue, dès que j'ai le dos tourné, je ne fais pas attention et paf, je me retrouve avec vingt tonnes à transbahuter. C'était toujours comme ça dans ma vie : porter. Faut être butée ! Alors tellement lourd, je craque, bein solution : les psychotropes, les anxiolytiques, les antidépresseurs, les neuroleptiques. Au début ça fait peur tous les noms reliés au cerveau, aux émotions, comme s'il fallait se faire doser son angoisse, sa dépression, et se faire débrancher les neurones. Et bein c'est exactement ça. Ça m'colle depuis dix ans, je peux pas m'en dépatouiller.

Pourtant qu'est-ce que j'y pense. Arrêter, revenir à la simplicité, à la facilité, une sieste de bébé, et on est tout frais pour une bonne après-midi à s'amuser. Pas pour moi. Maintenant je vis avec, tous les jours. J'ai pas le choix. Handicap. C'est mieux qu'avant. J'arrive à faire des choses, travailler, cuisiner.

J'ai du mal avec certaines choses. J'apprends à me mettre à l'abri, si je le prends dans la face, c'est les médicaments qui augmentent derrière, c'est radical. Je dois détecter les conards, les embrouilles, avant que ce soit trop tard, sinon je paye trop cher.

Pas de résistance, bon bah, je rigole quand même. Je me suis fait plein d'amis complètement branques, je les évite aujourd'hui, ils sont des nids de complications et d'embrouilles qui ne finissent jamais. Pas bon pour toi. Je repense à toutes ces nuits chimiques, à ces journées surdosées. Avec tous ces médocs depuis dix ans, je pourrais acheter un voyage autour du monde, fuir le système français.

J'ai pas le choix. Fuir, j'ai tenté deux fois. Ça a été la catastrophe. J'ai dégringolé les maigres marches escaladées avec difficultés, en une micro-seconde. Boum ! Renvoyée de l'autre côté du miroir. Et c'est reparti pour les doses de cheval, les dix kilos en trop, vingt, trente kilos de graisses qui s'accumulent, l'angoisse et toujours neuroleptiques, antidépresseurs, et un anxiolytique si besoin.

J'aime bien le « si besoin ». SB. Alors si besoin, voilà ce que je note, super énervé, sur la feuille du cent pour cent de l'hôpital, un soir, désœuvrée:

Un homme, une maison, des gens normaux comme parents, une sœur qui m'aide, de l'argent, du travail, si besoin...

Se raccrocher à des plaquettes de tranquillisants de toutes les couleurs. Mais je patauge dans la semoule. Remarque, maintenant je suis l'as du pataugeur dans la semoule, je peux patauger sur la tête, en arrière, triple salto dans la semoule, et tout ça grâce à ma pharmacienne.

En bas de chez moi il y en a cinq. Et à quelques mètres, une dizaine. C'est un quartier populaire, qui trinque comme il faut. Rachel la pharmacienne, elle m'offre un cadeau de Noël, je suis une bonne cliente, elle ne veut pas me perdre. Une crème hydratante quelconque, elle me dit : « C'est la formule Chanel, la même ». Ah merci Rachel, en fait j'ai super les boules. Où j'en suis arrivée. Et dix ans après, je vais toujours chez Rachel-les-cachets.

Putain deux le soir, allez. J'ai appelé le médecin, il faut continuer, pas arrêter tout de suite. La barbe d'avaler ces trucs. Des rêves de Robinson sur les îles, avec la nature pour compagne, comme sur les pubs à la télé.

J'en veux aux autres d'être si faible. Je connais une grande sorte de marques, d'effets de psychotropes, les nouvelles générations. À un moment j'en dealais autour de moi, à des petits bourgeois qui voulaient s'éclater. Il m'en restait toujours en rab. « Ouais, ça fait dormir ton truc ». Avec le temps, je comprends plein de choses. Les trucs impossibles à accomplir, parce que pas faite pour, pas équipée.

Se rabattre sur ce que je peux faire. Faire le deuil du reste. Ça prend du temps. On est bête. Alors je prends mon mal en patience. J'attends, et j'avale deux le soir. Un et demis le soir. Ça fait onze ans. Ça fait six ans que je fous plus les pieds dans les hôpitaux pourris. C'est déjà ça. J'ai pigé un truc.

Il y a ceux qui me regardent comme un ovni, quand je dis neuroleptique. Comme si j'avais le sida. Ils pensent : Ah, beurk, horrible, elle, foutue, zéro, ratée. Moi ça me fait rigoler. C'est vrai. Ça fait peur les fous, c'est comme les handicapés mentaux, ça fait peur, ils se morvent dessus, beurk, c'est pas beau. Ça me trotte dans la tête. Arrêter, un jour. C'est un phantasme, je crois. Je ne pourrais pas revenir en arrière de toute façon. Pourtant c'est mon rêve de faire un bras d'honneur à Rachel-les-cachets, en passant au coin devant la pharmacie. Garde-la ta crème de Noël. J'vais chercher du pain, des oranges, pour le petit-déjeuner.

Finit les desserts aux anxiolytiques, les petits pains aux neuroleptiques, et le coupe antidépresseur, si besoin. C'est un rêve un peu impossible. Comme au Téléthon, on voit le gamin qui bave de joie son handicap à la télé, avec des chiffres énormes qui s'affichent. Et alors ? ça fait quoi ? Je vois pas le rapport, c'est un peu obscène, ça sera toujours comme ça, c'est le présentateur le vrai gogol, c'est pour lui qu'il faudrait faire une cagnotte nationale, qu'il arrête avec sa coupe de cheveux à la con, et son sourire trisomique !

Maintenant j'essaye de me satisfaire de petits gestes, de petites destinations, de petits amis. Je suis moins exigeante avec les autres. Je sais la difficulté, et même l'impossibilité, l'impasse, les pieds qui s'enfoncent dans la vase, avec les gens qui passent en riant, j'ai bien dit en riant. Ils rient du film américain en couleur qu'ils viennent de voir, des bonbons qu'ils vont manger à la boulangerie. Et moi je dois les regarder passer, les pieds dans la merde, bloquée, mais sans les agresser. Je dois même leur dire « bonjour madame, il fait beau aujourd'hui », avec un petit sourire de courtoisie, c'est plus sociable.

Maintenant j'y arrive super bien, même les gens, ils me disent

« bonjour madame », en passant, quand je fais les courses. Ça va mieux.

Mais je marche sur un fils vraiment pas épais. Et j'ai l'impression que les autres, ils courent sur du bon bitume lisse et plat. Ça va vite pour eux. Vas-y, Rachel, demandes-moi ma carte vitale, et donnes-moi ton petit sachet plastique rempli de bons petits cachets. Merci Rachel, bonnes vacances Rachel .

Elle me raconte sa vie. Elle était à la fête upsa, elle a rencontré l'homme de sa vie, Rachel. Elle va se marier, huit cents personnes, Rachel. Je lui ai juste dit Rachel, le mariage c'est du taffe, faut pas rêver devant la télé.

Et puis je suis partie dans le métro, bosser.

Il est rivé devant internet. La vaisselle trône dans la cuisine, tel un trophée de chasse. Je me courbe vers le lave-vaisselle. Ah, cette bouteille de vin, vidée à deux. Dur, dur, le lendemain. Ah oui ! Boire du café.

Insomnie

La bouteille entière a été sifflée. Du blanc sec, des côtes du Jura. Du coup tu t'endors, totalement bourrée, et tu te réveilles à 2h30, en manque d'hydratation quelconque, enfin de l'eau, ça fait l'affaire en première instance. Après tu fais semblant de dormir pendant 3/4 d'heure, après tu allumes la lumière. BADABOUM ! Il y a l'abat-jour qui se pète la gueule. Le conjoint qui râle « Merde, qu'est-ce que tu fous ? » Lui est encore dans la phase bourrée, et il enraye direct avec le sommeil, pas toi. « J'ai fait tomber l'abat-jour, j'arrive pas à le réparer. » Tu bricoles deux secondes le bidule qu'est été, et puis tu le reposes en équilibre, tu embrasses le conjoint qui se rendort dans sa cuve direct. Cinq minutes plus tard, il ronfle. Et toi, toujours rien à faire pour dormir. Écrire à ta copine ? Ouais, elle te ne répond jamais, zut. Non. Alors quoi ? Regarder pour la 150^e fois le guide du jura, qui dit toujours pas ce qu'on peut faire dans le coin quand il pleut toute la journée. Faire des tours en bagnole, avec les essuie-glaces qu'essuient rien du tout, regarder le paysage à travers les gouttes d'eau qui s'éclatent contre le pare brise. Réécouter pour la 4^e fois les infos sur France-machin, ce qui ne donne toujours pas d'idées sur qu'est-ce qu'on peut faire avec un temps pareil à la campagne. C'est la pleine lune dans reculée. Le fleuve coule fort, enfin la rivière. Pas un pigeon réveillé. Même le chien y dort. C'est vraiment pas l'heure. Et pourtant rien à faire. Tu es réveillée de chez réveillé. Faut vraiment que t'évites les excès d'alcool ! Oh, une bouteille à deux au resto, ça se pratique. Tout le monde à l'air de trouver ça normal. Sur le coup, tu rigoles, tu passes deux heures bien joyeuses, pisser dans la campagne, se paumer sur la route, regarder le carte avec les yeux qui louchent, qui font pas le point, le conjoint qui flippe des flics, le rassurer en lui versant un verre. Un bon vigneron, pas très loin d'ici, qu'il disait, le serveur du resto. Un peu trop dans notre conversation, du genre qui s'impose, comme si tu avais l'air de pas savoir quoi raconter à ton conjoint. Mais bon, t'es le seul client, alors il s'accroche à ce mince espoir d'échange.

Marcher

Je marche dans le paysage. Les forêts, les lacs, les montagnes, les chemins de campagne, les sentiers côtiers escarpés, les sous-bois touffus au printemps, les champs de coquelicots à midi, à l'ombre de la montagne, le soir en été. Je marche et j'inspire toutes ces beautés.

Bientôt je vais rentrer dans la grande ville. Je dois me remplir de toutes ces beautés. J'inspire à fond. L'air est frais comme un grand verre d'eau de montagne. Les chaussures de marche sont montantes et imperméables. Aller partout, par tous les temps. La balade n'est jamais annulée. Grâce aux chaussures. Bon investissement.

Été comme hiver, chercher le chemin, les marques blanches et rouges, grimper le long de la montagne, trouver son souffle. Arriver au sommet. S'asseoir, boire l'eau et manger une pomme. Voir loin, tous les petits détails minuscules. L'oeil devient énorme. Il regarde. Les nuages passent, et leur ombre découpe des zones de paysage, comme un cour de géographie.

S'allonger sur l'herbe du plateau. Les buses tournent en rond au-dessus de nos têtes, grands cercles lents. Le chien lève le museau pour mieux sentir le vent des hauteurs.

Se relever, repartir, maintenant il faut descendre. Je me fais peur, prise de vitesse. Je saute de rochers en rochers, en pleine descente, comme si j'avais des skis. Plus je vais vite et plus je vais vite. Tous mes muscles tendus, la vitesse est vertigineuse. Je ne peux plus m'arrêter. J'essaye de suivre le chien. Lui a quatre pattes, moi deux ! Plus j'accélère, plus il accélère. C'est un jeu jamais terminé. J'arrête. Je reprends mon souffle. Je rattache mon lacet : le chien m'attend. Il connaît mes limites. Il a besoin de moi. À la fourche, à droite ou à gauche ? Je lis la question dans ces yeux, quand il tourne la tête vers moi, avec un gros point d'interrogation sur la tête. Je pointe à gauche, et c'est parti...

Je me lave les yeux.

J'avance dans des lieux inconnus, avec une carte, des points de repères, peints sur les arbres, sur les rochers. Tout ça est rassurant, ça sent bon, ici je me sens tellement bien. Alors je prends des photos, de ce qui me fait du bien, pour me souvenir de me laver le regard, régulièrement, pour ne pas devenir folle dans le paysage urbain saturé de publicités. La mousse, l'humidité, la forêt nous parle, le rivièrè s'exprime, l'écouter, lui parler, lui crier des jeux de mots.

Je ne suis plus là.

Je suis quelque part, mais je ne reconnais plus rien.
Je me réveille dans un lit inconnu. J'ai trois voisines de chaque côté.
Une femme au visage tuméfié, et une vieille dame qui serre son livre historique contre son buste en marmonnant. Tout est blanc. Une odeur de cuisine réchauffée au micro-onde plane dans la chambre, ça m'écoeure.

Il n'y a plus de passé, plus de future. Je ne suis plus là. Ils ont enlevé mes vêtements et je me promène en chaussons de papier bleu. Le son de sabots en plastique résonne dans le couloir. Je me lève et je lis sur la porte du dortoir l'en-tête d'une lettre :

« Hôpital Saint Albert,
Service Hôpitalo-Universitaire de Santé Mentale et de
Thérapeutique
23, rue du Maine »

Je ne retiens que Maine, proche de mon nom de famille. Tout est très clair dans mon esprit. Il me faut absolument du papier et un stylo avant que de nouveau ça ne s'embrouille. Mais il n'y en a pas, et ça s'embrouille. L'infirmière aux sabots en plastique et à la poitrine dramatiquement généreuse se présente. Elle sourit comme si elle venait m'annoncer une nouvelle incroyable :

« Les douches sont disponibles de 7h à 7h15. »

Je ne suis plus là.

Je passe la porte du dortoir. Je n'ai ni savon, ni serviettes, ni habits. Pourquoi une douche ?

Et puis je découvre tous les autres. Quelle horreur !

Je veux sortir. Il y a une erreur. Je ne peux pas faire partie de ces gens. Je vais au bout du couloir et tire sur la poignée. Porte fermée. L'angoisse me terrasse complètement à présent. Je me retourne. Au travers de la vitre d'un bureau fermé, je vois l'infirmière qui me sourit :

« Tu restes avec nous. Tu ne pars pas aujourd'hui, tu es arrivée hier. »

Prise de panique, je tourne à droite dans la suite du couloir. Il doit y avoir une autre issue. Une salle de télévision. Un canapé trois places recouvert d'une alèze géante. Plus loin la cuisine et la salle à manger. Tout ça carrelé de blanc, tout blanc, trop blanc.

Suzy me colle depuis cinq bonnes minutes. Elle réclame quelque chose en boucle, mais je ne l'entends pas. Je regarde ses pieds. Elle s'appuie de l'un à l'autre, transe frénétique. Rien que l'attitude de son corps me terrorise. Je me réfugie dans le dortoir, elle me suit. Je ferme la porte, mais il n'y a pas de verrou. Suzy l'ouvre aussitôt :

« Tu peux me faire une natte ? »

C'est un film d'horreur, mais je ne peux pas me réveiller car je sais bien que je ne dors pas.

Jeanne fume son paquet de cigarettes à la vitesse de l'éclair. Elle me regarde avec une telle fureur, c'est plus agressif qu'un coup de poing.

J'ai l'impression que je ne suis qu'un point d'interrogation géant.

C'est l'heure des médicaments. Tous font la queue en pyjama dans le couloir. Alors moi aussi. L'infirmierie est ouverte et on me donne ce que je dois prendre. Chacun a des cachets ou des sirops de couleur différente. Certains ont une dizaine de pilules dans la main et

avaient tout d'un coup, parfois sans eau.

Il est 7h30. Le petit-déjeuner sera servi dans une 1/2 heure. Tous les résidents sont en pyjama complètement dépareillés. Je ne veux pas être là. Le temps est long. Ma bouche se bloque, je ne peux plus articuler. Je vais dans la salle télé. Une adolescente obèse regarde M6. Un clip passe à la télé. Un jeune homme déguisé en mickey chante une histoire d'amour, elle est partie, peut-être morte, et pour lui ce n'est pas facile. Mais je le connais. C'est mon ex. Il parle de moi, il prononce mon nom. L'adolescente sourit. Elle adore ce chanteur. Elle me regarde et me dit :

« Tu connais Henri Jacques ? J'adore ce qu'il fait. »

Entendre cette voix m'irrite. J'essaye justement de ne plus penser à lui. J'essaye justement de passer à autre chose depuis plusieurs semaines et ça me rend folle. Maintenant avec ce battage médiatique ça ne va pas m'aider du tout. Pourquoi il a fallu qu'il mette mon nom dans cette chanson ?

J'attrape le téléphone dans le couloir, mais il n'y a aucune tonalité. Je veux appeler ma sour, je veux qu'elle vienne me chercher. L'infirmière m'ordonne :

« Pose ce téléphone et va prendre ton petit-déjeuner. »

Plusieurs semaines passent. C'est tous les jours la même mascarade. Ah oui, le psychiatre est passé mardi. Il avait cinq minutes à m'accorder. Pour l'instant on augmente les doses, interdiction de sorties, même dans le petit jardin fermé, mon comportement est anormal, à la semaine prochaine.

Tous les matins, je tente de m'enfuir. La porte est toujours fermée. Le personnel de l'hôpital me reconnaît, j'essaye toujours de filer dès que quelqu'un passe la porte.

La seule chose que je réussis à décider, c'est fumer tout de suite ou fumer dans une minute. Je fume, elle fume, il fume, et tous les patients fument. C'est pire que dans un PMU de banlieue. J'ai dégotté du papier et un bic. C'est fou tout ce que j'écris. L'infirmière me demande si je veux publier en sortant. Je ne réponds rien.

Je veux sortir maintenant.

Ce n'est pas possible.

L'oiseau

Pluie noire tombe sur la neige glacée.
Le printemps est si loin, je me recroqueville,
La lumière parcimonieuse m'étouffe.
Aveuglée par l'hiver, je marmonne à tâtons.

Parfois un petit oiseau chante, quand même,
Son cri acide est révoltant de clarté.
Il me réveille en pleine nuit, d'un coup.
C'est un oiseau perfide et malicieux.

Les pieds gelés dans la neige, le buste droit,
Je le cherche dans le jardin de mon rêve,
Il a disparu, alors je l'ai écrit, plein, délié,
Avec l'application de mes huit ans.

Les verbes se bousculent dans ma tête.
Dans l'encre noire, ils se vautrent, rassasiés,
Petit à petit, l'oiseau de malheur apparaît,
Et là je vois ma maladie, mon obsession, la dépression

Le soir se lève dès le matin, chagrin.

L'âme poreuse.

Le vent y dépose les humeurs passantes, toutes sortes d'humeurs.
Il faut que je reste enfermée.
Sinon je m'asphyxie de passions qui ne sont pas miennes.
Ensuite mon âme s'évapore par petits nuages.
Et alors je fuis littéralement de moi-même.
À force d'avoir autant porté, incubé, les vapeurs de toutes sortes.

La marche est longue

Beauté féconde, miroir de l'espoir,
Où sont passés les enfants, la mère ?
Enfouis au fond d'un tiroir,
Rempli de jouets plastiques encombrants

Je les retire un à un,
À l'aide du psychanalyste.
Comme par magie d'autre les remplace,
C'est infini, alors parfois,

Je désespère de terminer
Ce travail épuisant.
Les jouets sont trop lourds :
Ceux des parents, des grands-parents
Artistes égocentriques, hystériques,

La voix posée et tranquille,
Je les nomme un à un,
Pour moi, pour grandir, en finir,
Parfois ils n'ont pas de noms,

Alors je les invente : tricycle à pompe,
Briquet à lunettes roses, stylo frisé,
Ours en chocolat blanc...
Les rêves aidant, j'avance

laboratoire d'analyses

Un homme assis dans une salle d'attente de laboratoire biologique de prélèvement. Il tremble. Sa main cache son visage. Il ne veut pas voir ça. Ça quoi ? Sa maladie, les gens entassés à 7h50, qui attendent le verdict, la trace de la maladie dans le sang. Inexorablement, l'homme tremble. Il ne veut pas voir ça. Il cache son visage dans sa main large de travailleur fatigué. Ce matin, il n'a pas eu le temps de prendre une douche . Il s'est glissé de sommeil dans son pantalon. A présent, il essaye de lire. Sa main tremble tellement, que c'est impossible de tenir un journal droit. Trouble.

Le bleurkps

Jacqueline sort tard de son boulot ce soir. Elle est d'astreinte à l'hôpital un jeudi sur deux, jusqu'à cinq heures du matin. La nuit n'a pas été trop agitée. Dans cette petite ville de quatre mille habitants, les urgences sont calmes. Elle rentre toujours par le même chemin. Elle longe l'église, et ses pavés gravés d'inscriptions, qu'elle n'a jamais réussis à déchiffrer. Puis elle remonte la ruelle des naufrageurs. C'est un raccourci. Elle se dit toujours qu'à une heure pareille, ce n'est pas une ruelle à remonter, et puis très vite, elle chasse ses peurs enfantines. Le plus vite rentrée, le plus vite couchée. La ruelle est particulièrement sombre ce soir. L'hiver est résolument brumeux et noir cette année. Si bien qu'elle ne se rend pas bien compte dans quoi elle marche. Ça colle légèrement les semelles et ça fait scrouitch scrouitch. Bientôt son pas vif est très fortement ralenti. Une petite angoisse la prend à la gorge. Elle ne peut plus avancer. Elle sent quelque chose de visqueux lui glisser sur le mollet, tranquillement mais certainement. Crier ne sert à rien. Elle attrape son portable au fond de son sac. L'éclairage faible de l'écran lui permet de distinguer vaguement ses pieds. Une masse verdâtre et gluante, mais relativement solide, lui emprisonne les mollets. Deux yeux globuleux plantés au hasard dans cette masse informe la fixent, enjoués. La panique s'installe dans sa poitrine de Jacqueline. Son portable n'affiche aucune barrette, indiquant la présence d'un réseau à proximité. La ruelle des naufrageurs n'est pas habitée, seulement bordée d'usines, désaffectées depuis de nombreuses années. Les yeux globuleux la fixent sans jamais cligner. La masse gluante continue son ascension de Jacqueline, pétrifiée par la terreur glaciale. Elle tente un cri. Aucun son ne sort de sa bouche. La gélatine recouvre ses épaules, son buste, et glisse sur ses cheveux. Les yeux globuleux sont à présent vissés sur son estomac. Ça lui brûle la peau.

...

C'est l'été, sur la plage, les embruns sur la côte bretonne. Claude joue au cerf-volant. Le vent est plus fort ce matin. Il réussit ses loopings depuis peu. Il s'imagine à la place de son cerf-volant, fendant les airs à la vitesse de l'éclair. Un changement inattendu de la direction du vent lui fait perdre le contrôle de son engin, qui tombe à pic de l'autre côté de la plage. Claude court à se rompre le cou. Il espère que le jouet ne sera pas cassé. Il remonte le fil du cerf-volant. La course effrénée est longue, il est allé chercher le vent très haut dans le ciel, ce matin. Il arrive près du but. Mais il ne voit pas son cerf-volant. La ficelle termine nette et après, il ne sait pas très bien ce qu'il voit. Il tire sur le fil, pour essayer de comprendre. Une tension dure et constante. Il s'approche de la fin du fil. Il aperçoit vaguement son cerf-volant, englué dans une espèce de chose infâme. Ce truc dégoûtant, il ne l'a jamais vu auparavant. Ça lui fait penser à son jeu à faire peur aux filles : il lance une boule verte collante sur leurs genoux. Ça colle, mais ça ne tâche pas, et les filles hurlent, et partent en courant. Il tire encore un peu sur la ficelle, et la ficelle tire un grand coup. Il tombe dans la masse gluante, le nez en avant. Juste avant de sombrer dans la masse, il aperçoit deux yeux énormes, un à gauche, l'autre encore plus à gauche.

Les moments avec Gilles

Gilles m'a dit un jour : « ça tu ne peux pas le photographier, alors écris-le ! »

Enfants, ma sœur et moi étions sur les photos de Gilles. On nous emmenait à la campagne, on nous faisait des nattes, Catherine nous habillait de neuf. On nous faisait poser avec des barbes à papa dans les mains. Il y avait une bonne ambiance. C'était la fête, c'était amusant.

Françoise, ma grand-mère, garde une collection précieuse de nous et nos cousins en photo dans les 100 idées des années 70/80.

Plus tard Gilles nous a offert à Clémentine et moi nos premiers appareils photos, on devait avoir 17 ans. Depuis Gilles m'a toujours conseillé, en plus de m'éblouir et de me révéler : quel outil incroyable il m'a mis entre les mains ! Gilles c'était un tonton en or. Aller voir Gilles et Catherine c'était toujours des moments merveilleux pour moi. Par petites touches discrètes, avec sa voix douce et rare, Gilles allait me dire des phrases toutes simples. Tellement belles, des conseils précieux.

Quand je me plaignais du gris dans le ciel sur mes photos, il disait : « Il y a une belle lumière tous les jours. Il faut savoir la regarder ». A force de transformer les négatifs en positifs...Tu étais devenu une force de la nature, un être joyeux, étincelant...

Tu disais qu'on est toujours trop loin, qu'il faut se rapprocher. Alors dès que j'y pense je fais un pas en avant et je cadre plus serré. C'est toujours mieux.

Toi quand tu allais voir le monde tu rapportais des trésors. Tu les trouvais partout. C'est un message d'espoir considérable, dans ce paysage médiatique trop souvent sinistre. Voyagez, regardez, c'est beau. Tu t'étais résolument campé du côté du bonheur et de sa bonne humeur.

Ici je veux te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi. Tu étais quelqu'un de très important pour ta nièce Capucine. C'est une âme délicate et brillante qui t'animait. Merci d'avoir déclenché une petite étincelle dans mon esprit, en suggérant un chemin, tout en douceur.

C'est une grande chance de t'avoir connu. Je tiens à te rendre hommage : héros discret, artiste tout en légèreté, personne sensible et intelligente. Sois heureux Gilles. Toi tu nous dirais d'être joyeux et de ne pas s'en faire.

la depression

Lutter contre les causes de la dépression. Oui, mais jamais seul, se faire aider par tous les moyens, parce que y'a un problème : c'est trop dur!!.

Je pensais à quelque chose : les stades dépressifs, par exemple de 1 à 100, où 100 c'est le stade où rien ne peut plus vous atteindre, tellement vous êtes down, et où 1 c'est la petite dépression du dimanche quand il pleut, qu'on s'emmerde un peu, et qu'on a la trouille du lundi, parce que la flemme de tout. Notre cher Servan-Schreiber, qui vend des oméga 3, et préconise d'aller faire un footing pour lutter contre la dépression, méthode rapportée des Etats-Unis, dans son livre malheureusement lu par plein de gens, « GUERIR le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse », parle sans doute du stade 1 à 20, et n'a aucune idée des stades 80 ou 100. Et je dois m'excuser, je vais plutôt bien, en ce moment, et sur ce forum, j'ai « positifé » un peu trop. Maintenant, à vous lire, je me souviens de ces états, où j'avais envie de zigouiller les abrutis qui me disaient de regarder les bourgeons et de respirer un « bol d'oxygène ». Ça n'avait aucun sens, et tous les millions, ou cadeaux de la planète, ne pouvaient rien faire pour moi. C'est par étapes, en changeant certaines choses, en refusant radicalement certaines choses, que je me suis relevée. Petit à petit. Parfois je retombe, par manque de vigilance. Et je dois dire que lire la collection « No present » de terrenoire ma parle, bien sûr, fait du sens dans ce monde impitoyable, en vers ceux qui ne positivent pas. Un exemple, voir l'affiche des bronzés 3 me déprime profondément. Je trouve ça indécent, tous ces bayboomers sur le retour, avec ce ciel bleu turquoise, et ces histoires de coucheries d'ados attardés. Voilà ce qu'on nous propose pour positiver. Je préfère négativer. Mais il faut pratiquer un peu de relevage de tête, parce qu'il y a des moments de grâce, même s'ils sont courts. Il faut les trouver, ils ne sont pas forcément là où on les attend. Et je ne pense pas que ce soit forcément une question d'argent. Ce serait bien trop facile à résoudre. La dépression touche tout le monde. Et comme on ne peut s'acheter une amitié, ou un amour, on ne peut s'acheter un antidépresseur. Seulement fictif, chimique, en attendant de résoudre le vrai fond du problème (sa trop grande gentillesse, un parent à définitivement barrer de l'agenda, un boulot où ne plus mettre les pieds, je sais pas moi, plein de trucs à remplacer, mais ça prends du temps).

Mes archives

Voie de garage, en plein jour, à l'étranger. Et partout toujours la même, dans l'appareil photographique, magnifique : je ne vais nulle part. Cette même image qui revient sur les planches contacts : la voie de garage. Elle prends différentes formes, elle se déguise, en vain, toujours je la reconnais : ma voie de garage. C'est une impasse de la vie, signifiée de façons différentes.

Le temps a passé, et, en filigrane, je l'ai décodée. Les archives photo. Monde merveilleux, qui dit à chaque fois quelque chose de nouveau. Comme parler à un vieil ami, toujours ami parce que étonnant, curieux, insatiable, telle des archives. Me pencher sur la voie de garage, extraire toutes les voies de garage repérées, et les aligner, les détailler, les nommer, en leur collant différents adjectifs, afin de décliner le phénomène à l'infini. : La photographie ou la recherche du père, la voie de garage ou le père, la dépression, le vide, l'inexistence. Voilà ce que j'ai photographié, depuis quinze ans.

La question est : vais-je continuer, ou vais-je changer d'obsession ? Je ne sais même pas si je peux me prononcer. Le père était censé tenir l'appareil photo, dans ces années 80 où tous photographiaient leurs enfants. Le mien non. Même pas à mon mariage. Pour quoi faire ? Aurait-il répondu, perdu dans sa maladie.

Alors j'ai pris l'appareil photo et j'ai photographié les voies de garage dans les paysages, les villes, les portraits. Un son étrange est sorti de ces images. Un son mélodieux, mais sombre.

Pour ne pas sombrer, j'ai refermé les archives et j'ai photographié en couleur pour les magazines, la publicité. Perdue dans la vitesse et dans la multiplication, très vite j'ai rouvert les archives.

Et là, j'ai compris. Je ne peux rien faire d'autre sans clore ce chapitre. Alors je vais collectionner et épingler quinze ans de voies de garage. Faire du sens avec tous ces symboles.

Paris Vevey, Vevey Paris

Paris Vevey, 800 kilomètres et des poussières. La première fois que j'y suis allée, c'était avec un vieil ami photographe. Plus vieux que moi de quelques années, mais à 19 ans, ça compte beaucoup. Nous partons pour passer le concours d'entrée de l'école de photographie locale. Sur le trajet, il me prend en photo dans le train. Aujourd'hui, en voyant son regard, je me demande s'il n'était pas amoureux de moi, à cette époque. On dort sagement à l'hôtel, chacun dans son lit. Je passe tous les examens avec brio. Je suis sélectionnée pour l'oral, et lui aussi. Je passe le deuxième tour, pas lui.

Je déménage en Suisse. Pays glacial et ennuyeux. Je quitte mon amoureux parisien pour le lac et ses rives plates. Quelques montagnes à l'horizon que je visite rarement. Trop cher. Alors dès que je peux, je saute dans le TGV pour retrouver mes copains, ma famille, mon amour. Le trajet est long. Presque cinq heures. Cinq heures pour penser à mon travail, à mon amour qui ne vient jamais me rendre visite. Et puis je suis tellement seule. Dans le train, je dessine mes projets, j'écris mes projets, je note tout ce que je dois photographier. Finalement, je me prends en photo dans les toilettes. L'éclairage au néon dessine un carré dans ma pupille. Je suis maigre. Je suis crevée. Le paysage défile, la plupart du temps enneigé dans la nuit. Je ne vois pas grand-chose, que mon reflet dans la vitre.

Est-ce que je lui dis que j'ai rencontré quelqu'un là-bas ? Est-ce que je le quitte ? Sur chaque quai m'attend un garçon différent, et je ne sais lequel choisir. Chacun a ses défauts. Quels défauts mieux supporter ? Dans le train, j'ai le choix. Et puis tout ça est secondaire, je dois penser à mes devoirs de photographie.

Paris regorge de sujets. La Suisse m'ennuie. Les gens se méfient de moi dans cette petite bourgade. C'est triste le provincial. Beurk. Je suis une fille de la grande ville. Armée de mon leica, j'arpente la gare de Lyon, quand je reste quelques jours à Paris. Comme si j'avais hâte de repartir. Comme si finalement c'était dans le train que j'étais bien, ans le mouvement. Toujours en bougeant pour avancer.

Je patauge dans mes relations amoureuses. Tous les deux me font la gueule. Enfin moins le deuxième. Quand même, ça fait mal. Il n'y a que dans le train que je respire. Je ne suis ni là-bas, ni là, je suis moi, seule, en paix. Les contrôleurs et les policiers défilent avec les chiens à la douane. J'ai tellement fumé de marijuana, j'ai peur d'être détectée par les chiens. Mais non, ils questionnent le seul monsieur de couleur du wagon. Lui demande de vider sa valise. C'est tous les trajets le même cinéma avec les non-blancs. Je déteste encore plus la Suisse. Et cet accent. Je l'imité à la perfection, et ce, depuis le premier trajet. Ça fait rire les copains.

Et puis qu'est-ce que je ramène d'autre, quand je repasse à Paris ? Mon absence, l'effacement de ma trace, petit à petit, dans cet espace surchargé ? Trajet à vocation philosophique. Je me dédouble, je prends du recul, je réfléchis. Grâce à ce temps, je me pose, et je crée des idées, pour l'école, pour moi-même.

Je fais le trajet un week-end sur deux. C'est épuisant. Dix heures de train pour quelques heures hystériques avec celui qui me manque tellement. Je suis épuisée. Je quitte le deuxième. Mon amour de paris est un amour de jeunesse. Tout me manque trop pour laisser tomber.

Je choisis toujours ce qu'il y a de plus dur à l'époque. Vivre avec celui que je n'ai pas choisi, et ne pas vivre avec celui que j'ai choisi. Super, non ? ça devient insupportable.

Seul répit : les cinq heures de trajet. Le temps long à passer, je peux souffler. Encore un autoportrait. J'ai vraiment maigri. Je suis crevée. C'est tellement cher la bouffe en Suisse. On vole dans les supermarchés.

Je reste en bon terme avec mon ami suisse. Mais quand même. Il retourne avec sa copine qu'il avait larguée pour moi. La honte sur moi. Le train TGV, comme un bilboquet, à chaque bout, je casse un mec ! Je suis folle, mais je ne m'en rends pas compte. J'expose « à gare, égarés », ma première série d'images. Des gens qui s'étreignent, des gens qui s'attendent, des gens qui se séparent. Que des émotions fortes sur le quai de la gare. Gare de Lyon. Gare de Vevey.

Une vieille femme attend dans la petite cabine, sur le quai suisse. Elle est seule. Aucun train à l'horizon. Elle attends. Je la prends en photo. Je vais finir comme ça. Toute seule, toute vieille, dans une cabine qui ne va nulle part. C'est quand je m'arrête, que je tombe. Je me cours après. J'arrive à prendre des photos. Je ne sais pas très bien ce qu'elles signifient. Je manque de recul, de compréhension, je suis jeune, je suis en train de m'épuiser, j'apprends la photographie.

Photographie

J'aime faire des photographies. On me dit qu'elles ne sont pas assez commerciales, pas assez colorées, les paysages sont trop sombres. Alors ça m'humilie. Quand je m'exprime, ça ne colle pas avec la société de consommation. Quand je m'exprime, il y a un fond dépressif. Je n'y peux rien. On vit dans une société déprimante, parce qu'elle ment partout. Et moi, à travers les objectifs, je photographie ce que je vois forcément. Photoshop, logiciel pour aider au mensonge publicitaire, ciel bleu, dents blanches, je m'en sers à l'envers. J'abîme les photos, je les gratte, je les assombris, je les dédouble, je les décolle: ça ressemble plus à ce que j'estime photographie, à un geste humain plein de poussières, attendrissant, attachant.

Portait

La tête ronde parsemée de boucles brunes. Le visage jovial, le sourire espiègle et la dent cassée, pleine de charme. Les lunettes rondes et posées simplement, sur le nez, sans les ailettes en plastique que tu détestes, cerclées de métal gris, sobre.

Tu marches doucement, tes gestes lents et précis. Tu prépares ton chocolat chaud du matin : du miel, deux barres de chocolat noir nestlé, tu laisses fondre, ensuite tu rajoutes du lait 0%. Cette odeur qui envahit le salon vers sept heure du matin, c'est toi.

Chaussé des babouches que je t'ai rapportées de Fez, tu te diriges vers ton ordinateur. Tu te connectes au monde en caleçon. Il n'y a que moi pour le voir, et ça me fait bien rire. Tous ces mails que tu envoies. Si les autres te voyaient ! Tes yeux pétillent d'excitations devant le spectacle qui se déroule sur le petit écran du portable. La journée commence bien. Mille aventures en pyjama t'attendent aujourd'hui. Surfer sur le net en babouches, en toute intimité, oublier l'heure, s'imprégner.

Seule au bar, 19h00, l'heure d'aller faire la bouffe, ras-le-bol, la flemme...

Debout dans un café. Ça fait 7 ans que j'y vais. Moins qu'avant. Surtout quand ça déborde à la maison. Solitude. Quand je veux boire un coup, mais pas trop, pas seule. Alors la musique, Rita, la chienne me regarde l'air triste, je pète les plombs. Ne plus écouter la belle famille infanticide. Elle fait tout pour l'annihiler, lui, celui que j'aime. Qu'est-ce qu'il faut payer? Le passé? Les incertitudes familiales? La haine de l'aîné? J'ai mal aux pieds. Je bois debout, c'est moins cher, mais j'ai mal aux pieds.

Faut penser aux projets, qu'est-ce qu'on va photographier? Des natures mortes de pacotilles? Appeler cela pacotilles. Les photos noires et blanches luxueuses, d'intérieurs bourgeois. Non, c'est non.

Qu'est-ce qu'il fout le con, cet ex envahissant, qui gueule mon nom dans la radio? Il pensait qu'il allait réécrire l'histoire? Je n'arrive pas à y croire. Quel plouc de bas étages. Il vient habiter dans mon quartier, connard. Va le chier ailleurs ton même, et lâche-moi les basques. Parler de ma souffrance comme si c'était la sienne, et gagner plein de blé. Ça me fout le cafard. Je veux régler son compte à cet abruti qui se croit un artiste de variété, avarié oui!

Il est bête, cet homme. Il veut se faire des minettes au bistro, il clignote comme un phare au milieu d'une île déserte. Faut vraiment être en manque pour tomber dans ses filets. Une vraie truite en manque d'amour quoi. Elles me font pitié. Elles feraient mieux de prendre des cours de broderies, ces pauvres femmes au bistro.

Fumer me manque. Faire autre chose. Ecrire. Arrêter la photographie. Fantasme périodique.

L'outil qu'il fallait ce jour-là pour franchir l'obstacle. Sinon elle se serait pannée dans la boue. Où sont les femmes? Elles font tout pour faire avancer la planète. Elles feraient mieux de rester à la maison ou pas? Elle saute l'obstacle comme si elle était en train de se faire les ongles, comme si c'était naturel. C'est grâce à sa veste YSL. Forcément. La mode est tout, ta carapace psychologique pour affronter l'obstacle.

Et si tu étais seule chez toi, que ferais-tu maintenant? Boire au bar et rêver aux amants futiles, à la jeunesse, au sexe, pas assez souvent, zob.

Que des hommes au bar.

J'aurais aimé noter cette conversation, mais je n'y

arrive pas.

Elle grimpe à dos d'éléphant dans une robe en taffetas jaune citron. On dirait une blague. Mais non la photographie le dit.

Le ménage dans son intérieur, et un article de mode pour aller avec. Des femmes sur leur 31 qui font les tâches ménagères. Comme dans les années cinquante, peignées, maquillées, pour récurer les chiottes. Quelle illusion, la photographie !!

Tous ces intermittents du spectacle qui boivent des coups dans ce bar branché d'un quartier populaire. Ils claquent un blé fou . Tous les jours. Je déteste cette ambiance rigolarde, en fait chacun flippe dans sa solitude, des êtres seuls ensembles, pas ensembles, mais pas seuls en fait. Étrange. Ça pue la clope, comme pour faire un écran autour de sa solitude-de-quelque-manière-qu'on-se-positionne.

Zorro

Je me lève tard.

Je suis fatigué.

Ma cape est foutue.

Il faut que je la dépose chez « vite-retouche » pour qu'ils me la reprisent.

Avant ça, je vais me boire un bon chocolat chaud. C'est ma boisson, ça.

Putain, déjà 11 heures ! Je suis à la bourre.

J'espère qu'aujourd'hui personne ne m'appelle au secours. Pas avant que ma cape soit prête. Sinon je vais avoir l'air ridicule.

Il faut que je répare mon enceinte gauche sur mon cheval électronique, elle est pétée. Du coup les gens dans la rue, à ma gauche, n'entendent pas la petite chanson quand j'arrive pour sauver les gens au galop. Je crois que mon cheval est encore sous garantie, faut qu'appelle Darty avant 14h00, sinon c'est foutu pour la journée.

Ah, ça y est, le lait boue. Mon banania est bientôt prêt.

Après ça il faut que je me rase, sinon je vais faire peur aux enfants, et mon agent va encore raller que les publicitaires ne veulent plus investir pour payer la mise à jour de mon cheval électronique.

Hier je me suis coupé la joue. Sur la photo du journal de moi en train de sauver Chiquita ça faisait trop moche. Ils sont bêtes les photographes, ils auraient pu me prendre de l'autre côté. Bon, où sont mes chaussons ? Ah les voilà ; faudra que je recouse ma chaussette, elle est trouée au bout.

Zut, je me brûle avec le lait bouillant.

J'aime pas quand ma femme de chambre est en vacances, faut que je me tape tout le ménage tout seul, quelle barbe!

Je parie qu'elle a encore oublié de mettre mon masque à sécher

sur la fenêtre hier soir. Ça je peux pas y aller pas masqué.
Ils vont littéralement se foutre de ma gueule !

Personne ne m'a jamais vu démasqué!

Elle

Elle arpente le salon, en traînant un peu la semelle. Plus de soixante ans à refaire le ménage... Esclave de son intérieur bourgeois, sa plus grande fierté, « l'impeccable », le blanc immaculé, comme sa jumelle, l'immaculée conception... La conception sans taches ! Un fantasme opératoire qui fascine les catholiques, surtout toutes ces femmes qui recherchent sans relâches le produit miracle qui fera enfin disparaître la tache du péché... de gourmandise, de sexualité, de sang menstruel, que sais-je encore ? Elle arpente le salon, éreintée... Dur dur de faire disparaître la vie à tous les coins de la demeure... Encore tout le linge à plier, pour enchaîner avec le dîner des enfants. Pourtant on est en 2006, et la libération de la femme, de l'intellect féminin, le partage des tâches avec le mari, tout ça, comme si ça n'avait pas existé ici, chez elle. Le mari, un homme très matcho, sous des abords de bon papa rigolo... A la cuisine, elle, comme dans les pays d'Afrique les plus reculés... Elle soupire, mais elle le protège son matcho. Quand il dit « des trucs de bonne femme ! », et que quelqu'un ose relever, elle répond aussitôt « on dit bien bonhomme ! ». Comme si les deux mots avaient la même connotation ! Elle y tient à son système à la con « super mémé récure tout dans la baraque »... Et pourtant elle aime bien la politique... parfois elle ose donner son avis ! En général, elle l'a lu dans « le figaro » à ces rares moments de temps libre... Alors elle se lance dans la ritournelle des idées réfrigérées de la droite bien pensante. Ça ne bouscule jamais trop son système. Lorsqu'un de ces fils s'est marié, une autre a débarquée dans son idéal de vie... l'autre a tout fait basculer... tellement absurde toutes ces manies de mamie fait tout briller sans flipper... A quoi bon ? L'autre, simple, chantante, fait les choses jamais trop parfaitement, elle prends le temps, quand elle en peut plus, lui, le fils, il l'aide, il est bien obligé, c'est comme ça aujourd'hui. Partager les tâches, les humeurs, prendre le temps d'écrire, de lire, de penser. Elle, ça l'énerve profondément. Alors, dès qu'elle peut, elle lui reproche tous les détails de sa façon de faire, de penser, de tout ce qu'elle entreprend, ça peut même être se servir un verre d'eau, lacer sa chaussure en répondant au téléphone, et puis surtout le point faible... Ne pas encore avoir d'enfants ! Alors ça, ça fait de l'autre la nulle n°1 de toutes les femmes jamais rencontrées !! Qu'est-ce qu'elle jouit profondément de ce ventre plat, celui de l'autre, la nulle, il reste plat, année après année... secrè-

tement elle se dit « elle n'y arrivera pas comme ça, elle croit que ça marche comme ça, mais ça ne marche pas comme ça !! » Elle n'en parle pas, mais secrètement elle imagine que le fils la perd, l'autre, dans un drame terrible, un accident, l'effondrement d'un pont, une branche de l'arbre du parc qui est tombé...traumatisme...Et alors là, elle pourrait enfin l'organiser à sa façon à elle, le mariage avec les faire-parts beige, et la belle écriture penchée à ronflonflons dans les majuscules, dont l'autre n'avait pas voulu. Et puis toutes les tantes, cousins, oncles qui débarqueraient dans la propriété au printemps avec pleins de ronflonflons sur les chapeaux de paille...ça ferait de beaux albums de photos...Pleins de ronflonflons sur les images, ouéééééééééééé, tout le monde en beige bourge, c'est la super teuf à mamie récure la planète sans broncher ! L'éclate quoi ! Bon les photos de mariage avec l'autre, elle les a mises à la poubelle, de rage...Y'avaient aucuns ronflonflons , et c'était la seule en beige : nul ! En plus, aller raconter aux amies qu'on est même pas aller à l'église, pensez ! Aller hop, poubelle. Pas d'albums, tant mieux, pas de mauvaises conscience...ça aurait fait tache, dans la bibliothèque, à côté du mariage super ronflonflon de sa fille. Pas de ça chez moi ! Pas de ronflonflon, pas d'album !

Déjeuner

Je suis arrivée à treize heure pile. Ils m'ont attendu une demi-heure tout au plus. La table était mise. Les fourchettes en argent, les assiettes en porcelaine décorées avec des fleurs et des oiseaux. Ça sentait la lessive et le produit vaisselle, la moquette n'avait pas de taches, elle restait beige impeccable, depuis toutes ces années. L'homme avec qui j'étais marié se cachait derrière un journal. Il a évité les questions pièges de l'homme et la femme qui l'ont mis au monde.

« Tu ne veux pas te laver les mains ? »

Elle ne m'a pas dit bonjour et elle a tout fait pour que je me sente toute petite et sale. J'ai posé mon manteau dans l'entrée, j'ai lâché ses bouts de doigts mous et je n'ai pas regardé son rictus amer. Elle était habillée en beige, ça allait mieux avec la moquette. Le père ne s'est pas levé, pas pour moi. J'ai mouillé le parquet ciré avec mes chaussures, ça a fait des taches. La belle-mère est allée chercher la serpillière en soufflant. Je me suis assise à côté de l'homme que j'aimais.

« Alors tu ne travailles toujours pas ? Comment tu vas faire pour vivre ? »

Elle a lissé sa jupe en tweed. Je n'ai pas répondu. L'ennui s'est installé.

J'ai mangé le moins possible, trop de crème, trop de fromage. Le vin était lourd de tanin. Mon homme s'est gavé tellement il était stressé. Je me suis asphyxiée à la fenêtre. Une mouche crevait dans les plantes. On est passé au salon, c'était l'heure du café.

« Tu bois toujours autant de café ? Tu n'as toujours pas arrêté de fumer ? Quel dommage pour ta santé... » Elle a dit.

« Et ta connerie, ça ne te dérange pas ? » J'ai répondu intérieurement.

J'ai étouffé dans ce canapé beige trop mou, avec ce café pas assez fort ! La bourgeoise a trop bu. Elle a récité le journal télévisé « Sarkozy, Chirac, Villepin ! », elle ne savait lequel choisir. Je ne l'ai pas écoutée. Je suis allée aux toilettes et j'ai vomi : foie gras, blanquette de veau, gâteau au chocolat.

Je suis sortie des toilettes.

« Tu es sûre que tu t'es bien lavé les mains ? »

Je l'ai suivie dans la salle de bain, comme un petit toutou. Le fils n'a rien pu faire. Il a essayé d'expliquer à son père sa nouvelle vocation philosophique, la Faculté parrainée par les assedics.

« Assisté social à quarante ans ! »

Je me suis rassise dans le canapé trop moelleux, et j'ai serré fort la main de l'homme que j'aimais. Je les ai laissés s'exprimer. Plus rien à vomir, mon estomac s'est tordu.

« Elle est nulle. Elle est mal habillée, ses talons trop hauts, elle n'a même pas d'enfants », a pensé la mère intérieurement, en me regardant.

« Elle dit qu'elle fait de la photographie, mais en réalité elle gaspille l'argent de mon fils, c'est tout ce qu'elle sait faire. »

La mère a soupiré. Elle est allée dans la cuisine se taper toute la vaisselle toute seule.

J'ai regardé les plantes et je leur ai demandé comment elles faisaient pour survivre dans un tel milieu. Le ficus, très vieux, m'a expliqué qu'il en avait vu d'autres, et que ce n'était pas une bourgeoise mal baisée qui allait l'impressionner. Les géraniums au balcon ont hurlé de rire. Nous on est dehors, alors tu parles, on ne l'entend jamais, on ne supporterait pas ! Les autres plantes étaient en plastique. Elles ne parlaient pas. La blanquette était surgelée et le café était lyophilisé. J'ai essayé de lire la presse bourgeoise posée sur la table basse. Je n'ai pas réussi.

« Ce n'est pas pour toi ! », m'a lancé le ficus. Je lui ai lancé un clin d'œil et j'ai souri.

« Pourquoi tu ris, ce n'est pas drôle ! », la mère m'a dit.

Je ne lui ai pas expliqué pour le ficus. Je l'ai laissée dans le vide et dans ses conventions inutiles et dépassées.

Puis j'ai dit : « On y va ? »

Il a salué le père et la mère. Dans l'ascenseur j'ai fait OUFFFFFFFF. Les joues toutes rouges, le souffle court .

De Boulogne à Belleville, dans le métro, j'ai repris mon souffle. J'ai retrouvé le chien, la maison. J'ai collé le mari dans la vaisselle du petit déjeuner, et j'ai fumé une cigarette à la fenêtre : elle était bonne.

Fécondation In Vitro

Quatre ans que j'essaye d'avoir un enfant. Avec lui on se tient les coudes, on s'accroche. C'est dur, il y a des jours où je me tirerais bien, sans laisser de traces, histoire de changer de perspectives d'un coup net, sec, et sans bavures. Très vite, je me dis : « T'irais où, avec quel argent, t'imagines dans quel état il serait ? » Et puis quand même je l'aime lui, notre vie, quand même.

Tous les mois, le sang me poursuit, le sang menstruel. Malgré l'amour, les spécialistes, les stimulations hormonales, les tests sanguins, les échographies folliculaires. Tous les mois, depuis quatre ans, la même rengaine, et au bout un désir d'enfants qui devient de plus en plus irréel, irréaliste, une envie qui s'étiole, comme une fleur dont on arracherait les pétales, en s'arrêtant à « pas du tout », juste après « à la folie ». Mais lui, il me redonne du courage quand il n'y en a plus. Je n'ai plus d'énergie après un an de traitements hormonaux. Ça flingue ce truc-là.

Et puis surtout, on ne peut jamais en parler. Toutes ces copines avec tous leurs enfants, qui me disent d'un ton excédé « Profites, toi au moins tu as encore la chance de pouvoir sortir quand tu veux »...ça m'horripile. Les enfants, j'aime bien les écouter, les garder, faire pleins d'activités avec eux. Pour moi, c'est la vie, c'est ça. Même si c'est très fatiguant.

Moi je suis fatiguée de cette solitude à deux. Deux personnes qui vieillissent, qui font une place vide à personne, parce qu'il ne vient pas, l'enfant, comme quelqu'un qui est invité à dîner, et qui finalement change de projets au dernier moment. L'ego en prend un coup. On se sent délaissé, puis en colère, furieuse contre quelque chose d'invisible...

Mal au ventre, un bouton sur le front...ça y est j'en suis sûre, mes règles, je ne suis pas enceinte. Depuis quelques mois, je ne déprime plus complètement à chaque mois. Je préviens le coup. J'attends la FIV (fécondation in vitro) en novembre. Comme un salut, comme une délivrance, comme la fin de quelque chose de trop douloureux. Soit ça marche, soit c'est le beans total.

Il ne veut pas parler d'adoption. C'est un niet catégorique. Ce soir-là j'ai explosé. Je lui ai gueulé au nez : « J'irais voir ailleurs, je serais enceinte en quelques semaines, j'en suis sûre ! ». Sympa la femme. C'est bizarre cette vie, ce système, cette société. Je ne comprends pas comment je pourrais vivre sans faire des enfants. Ça va être trop dur si c'est vraiment ce qui se passe. Je n'arrive pas trop à me battre en ce moment. Je ne vois pas trop l'intérêt.

Pourquoi on refuse à certaine personnes, le bonheur de tenir un petit bébé dans les bras ? Voilà, c'est totalement injuste. J'ai envie d'écrire une longue lettre de plainte. J'ai envie d'en parler longtemps, de pouvoir discuter, trouver des solutions. Je ne sais pas si je réussirais à être une vieille fille épanouie. Je ne sais pas comment notre couple se portera, je ne sais pas comment on réussit à être heureux, à jouir. Je ne suis pas heureuse, je ne trouve pas de plaisir dans les choses que j'entreprends. J'ai souvent envie de pleurer. Je trouve le monde moche.

Moi qui voulait tricoter un petit pull trois mois. J'ai même acheté le bouquin. Au début, il y a quatre ans. C'est lui qui m'a forcée « pas tout de suite ». Heureusement qu'il m'a dit ça...J'en serais à la garde-robe complète de quintuplés, si je m'étais lancée là-dedans !

Je connais quelques femmes qui n'ont pas eu d'enfants. Elles me font peur. Elles deviennent vite laides et vieilles. Elles n'ont aucune patience et sont égocentriques. Ça me fout les boules.

Les gens ne comprennent pas ce que je vis. Partir en voyage à l'autre bout de la terre, à l'autre bout de la vie, dans un autre temps, dans une autre sphère, peut-être de l'autre côté du miroir...

Oublier les visites à l'hôpital, les courbes, les seringues d'hormones, les spermogrammes. Mais non, ce serait trop enfantin, juvénile, comme réaction.

Et puis je suis une femme, une vraie. Je l'ai payé assez cher, de résolutions, de persévérances, de revirements...

« Oh, tu as le temps, tu es jeunes ! »

« ta gueule ! La ferme ! »

Le désir s'étiole. Un matin je dis

« Je crois que je ne veux plus d'enfants. Ça y est. »

Je pleure. Je n'en peux plus. La vis est lourde. Les cadeaux sont vides.

Il n'y a pas de sens à mon corps.

J'exerce un métier d'homme de façon féminine. Mais je suis une femme, j'aurais tellement aimé être une mère.

Qu'est-ce qui se passera au même moment l'année prochaine ? J'ai vraiment peur. Notre société est trop moche.

Où se ressourcer ?

Où trouver du sens ?

Comment se battre encore, après tout ça ?

Comment apprivoiser le futur ?

Faire des projets, même à courts termes ?

Sans enfant ?

Est-il possible d'être une vieille fille épanouie ?

Agrandir le cercle. Eliminer les abrutis, ne pas perdre son temps avec des gens insignifiants et pernicious.

Grandir en intelligence.

Marcher avec le chien.

Aller au bout de l'effort.

Boire une bière.

Résistance à la folie.

Renforcer les barricades à la folie, aux extrêmes du cerveau, juste avant les méandres de l'abysse psychiatrique incontrôlée.

J'ai vraiment peur !

Je n'ai plus beaucoup de forces et il m'en faut encore plus.

J'ai beau me reposer, rien à faire, je suis encore et encore fatiguée, crevée...

Alors quoi ?

C'est par où la sortie ?

C'est comment et pourquoi ?

L'horloge

Il est 18 heures. L'orage est passé sur la ville. Le soleil fait briller les flaques d'eau sombres. Elles se transforment en miroirs réfléchissants. Claire regarde son double dans l'eau. Elle s'attarde quelques instants, et retrouve ses clefs de voiture au fond de sa poche.

Elle vient de livrer les plans paysagés d'un jardin public dans la banlieue nord. Elle doit retraverser tout Paris pour rentrer chez elle. Elle ne connaît pas bien ces quartiers, mais elle décide d'y aller au hasard, sans s'embarasser d'itinéraires compliqués à suivre en conduisant. Elle a un très mauvais sens de l'orientation. Elle se met au volant de sa voiture et allume la radio. La musique classique, un récital de piano, s'engouffre dans l'habitacle. C'est rassurant et bien cadencé. Il y a beaucoup de trafic à cette heure-ci, mais Claire aime tellement être au volant qu'elle oublie tout, que plus rien ne l'ennuie. Emportée par la musique, elle ne pense plus à lire les panneaux d'indications aux carrefours. Elle pense à Olivier, son mari. Déjà six ans de vie commune, qu'est-ce que ça passe vite ! C'est bientôt son anniversaire, il aime tellement les bons vins, il faut qu'elle lui commande une caisse de Zinfandel, un vin californien, oui, c'est ça qu'il préfère.

Se laissant aller au fil de ses pensées, la voilà totalement perdue dans ce quartier pauvre du nord est de la ville qu'elle connaît si mal. Elle réussit à déchiffrer le nom de la rue « Belleville »...Des clochards hilares trinquent de la bouteille avec elle en croisant son regard apeuré. Ils rient, montrant leurs gencives parsemées de quelques dents. Elle ne peut que tourner à gauche, puis au bout de la rue à droite. Feu rouge, elle s'arrête.

Tient, remarque-t-elle, ce petit café a l'air sympathique. S'attardant sur les décorations fleuries, elle butte sur le visage d'un client. Son cœur se met à battre très fort...On dirait Olivier, assis à la table avec une femme blonde, d'allure très vulgaire, qu'elle ne connaît pas ! Tient, il porte des habits pas repassés et troués, ce n'est pas son habitude. Elle ne comprend pas ce qu'elle voit. Elle éteint la radio pour mieux se concentrer. Il est en train de boire une bière, lui qui ne supporte que le vin rouge. Il tient la main de cette femme mûre, blonde, qui ressemble, maintenant qu'elle la détaille un peu mieux, de plus en plus à une prostituée : une robe rouge très ajustée galbe ses gros seins rebondis, étriqués dans un décolleté outrageusement agrandi. Son rose à lèvres vif devrait le faire fuir, sans parler de ses racines apparentes, noires, sous son casque de cheveux blonds sales. Il lui tient pourtant la main bien serrée dans la sienne. Le sol se met à chavirer. Elle inspire fortement l'odeur d'essence imprégnée sur sa main. Elle adore cette odeur, comme elle adore sa voiture. Elle avait rêvé une carrière de garagiste, avant de comprendre que ses parents avaient d'autres projets pour elle. Cette odeur de gasoil lui fait reprendre confiance en elle. Elle rouvre les yeux sur ce spectacle affligeant. C'est bien son Olivier qui prend une grande rasade de bière dans sa bouche, pas de doutes. Il sourit à sa prostituée, lui décrochant un regard langoureux. Claire sent la colère lui monter aux narines. Elle se gare juste devant le café. Elle se met à klaxonner un long moment, sans s'arrêter. Toutes les têtes dans la rue se tournant vers elle, les gens avec des gestes lui faisant comprendre

qu'elle est folle. « Ça ne va pas ! Oh ! » Mais elle continue à klaxonner, s'apercevant que son Olivier la regarde sans paraître étonné.

Alors elle s'arrête d'un coup. Une légère angoisse la prend à la gorge. L'odeur de l'essence ne la calme plus. Elle sort de sa voiture. Chacun dans la rue est reparti à ses moutons. Dans la capitale, on ne s'arrête pas forcément à ce genre de détail... Une femme klaxonne, et alors ? Elle crie « Olivier ! Olivier ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ? » Personne ne se retourne, personne ne la regarde. Serait-elle en train de devenir folle ? Quelle est cette blague de mauvais goût ? Elle s'approche de son mari et lui secoue l'épaule « Olivier, mais qu'est-ce que tu fais là ? »

L'homme tourne la tête, interloqué. Qui est cette femme qui hurle le nom de son frère jumeau depuis cinq bonnes minutes ? « Vous devez faire erreur, je suis Guillaume, Guillaume Buisson. Olivier n'habite plus ici depuis quinze ans. Olivier est mon frère jumeau ! » Puis il éclate de rire, et la blonde mal décolorée aussi. Claire a le cœur qui se met à tambouriner encore plus fort. Son Olivier n'a pas de frère jumeau, comment aurait-il pu lui cacher cela, depuis six ans ?

En l'espace de quelques minutes, tous ces rêves s'écroulent, ses rêves de familles, de mariage, de construction. Alors, il a un frère jumeau, alors il lui a caché à elle, sa compagne. Mais comment tout cela est possible ? Je vais me réveiller de ce cauchemar, pense-t-elle. Guillaume Buisson sort de son portefeuille une photographie noire et blanche, en petit format, la marge cannelée, à l'ancienne. Deux petits garçon de cinq ans posent dans un jardin citadin. Tous deux sont habillés de chemises à carreaux, le soleil dans les cheveux, de parfaits monozygotes. C'est la dernière image que Claire voit avant de tomber dans mes pommes, la tête la première sur le bitume. Guillaume se lève d'un bond et relève le buste de Claire. Sa tête tombe mollement de côté, elle s'est vraiment évanouie. Il l'évente avec la photographie qu'il tient la main et lui tamponne les joues avec une serviette en papier mouillée. Claire revient petit à petit à elle. Elle est très pâle. Guillaume lui sourit.

Il attrape son sac tombé par terre, dont le contenu s'est répandu sur le trottoir : un tube de rouge à lèvres, une carte bleue, un téléphone portable, et une photographie en couleur au flash de son frère: Olivier a bien vieilli, pense-t-il aussitôt. Puis son regard s'arrête sur le coin gauche de l'image : sur le bord de la cheminée une horloge dix-huitième. L'horloge d'Angèle, leur grand-mère qui les a élevés. L'horloge promise à celui des deux frères qui remporterait la meilleure note au bac. L'horloge qu'il devrait posséder, étant le plus brillant des deux élèves. L'horloge, soi-disant disparue durant un cambriolage, l'année de ce fameux bac, il y a tout juste vingt-cinq ans. La colère le titille à son tour. Que faisait cette horloge derrière Olivier ? Horloge reconnaissable entre mille, car si souvent détaillée par les deux bambins éblouis pas tant de finesse. Une jeune femme dénudée se regardait dans le miroir que lui tenait un petit garçon. Un globe enrobait la scène, si bien que l'on ne pouvait toucher ce corps aux dimensions nirvaniques. Son frère aurait-il pu commettre un tel acte ? Poussé par la jalousie ? Et depuis tout ce temps, il déclinait toutes ses invitations, les occasions pour se retrouver étaient systématiquement annulées. Alors c'était pour ça ? Pour une histoire d'horloge volée ?

Fumier ! L'insulte-t-il intérieurement. Crèves, rat, idiot, abruti ! Tou-

tes les haines de l'enfance rejaillissent malgré lui. Toutes les querelles, les rivalités à propos de tout et de rien ressurgissent dans son esprit, à la vue de cette horloge dix-huitième.

Écoeuré, il se lève, jette la photographie, et s'enfuit dans le haut de la rue, débordé par ses sentiments, laissant Claire assise sur le trottoir, en train de revenir à elle, hébétée.